

Histoire de la philosophie

31 Descartes

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Cette semaine, nous nous intéresserons à René Descartes, et j'espère que vous saisirez immédiatement l'importance de ce croisement de traditions à l'époque moderne. Nous avons étudié Bacon et Hobbes, figures de la tradition empiriste britannique en plein essor, jusqu'aux alentours de 1700. Nous allons maintenant aborder Descartes, puis Spinoza et Leibniz, ce qui nous conduira, également vers 1700, à la tradition rationaliste continentale.

Nous passons donc à la philosophie continentale. Et le contraste, tout au long de cette évolution, se présente ainsi : Hobbes, comme nous l'avons vu, est un nominaliste convaincu, fortement influencé par Guillaume d'Ockham.

Il n'existe pas de véritables universaux, seuls principes explicatifs nécessaires pour comprendre tout processus dans le monde physique, chez l'être humain ou au sein du corps politique. Simplement la cause efficiente, la cause matérielle. Pas de causes formelles ni finales.

Par conséquent, son nominalisme engendre une épistémologie purement empiriste, où il s'efforce, à la manière de Bacon, de déceler les schémas uniformes des relations de cause à effet apparentes. À l'inverse, nous verrons que Descartes n'est pas nominaliste, mais conceptualiste. Et c'est précisément ce qui rend possible son rationalisme.

En d'autres termes, il s'agit du rationalisme qui soutient que nous possédons une connaissance intuitive, différente de celle de Platon, d'une connaissance innée des principes généraux et des concepts universaux. Ainsi, il peut fonder ses prémisses logiquement universelles sur autre chose que des généralisations empiriques, car il est conceptualiste. Nous possédons effectivement une connaissance intuitive de certains principes universaux.

Ainsi, Descartes, le rationaliste, dans sa théorie de la connaissance, partage avec Hobbes une conception représentationnelle. Autrement dit, la conscience – et je parle de conscience plutôt que d'esprit, notamment chez Hobbes, pour des raisons évidentes – est immédiatement consciente de ses idées, qui lui représentent les réalités extérieures. Il existe donc une interaction cognitive entre nos états mentaux et les réalités extérieures, de sorte que nous n'avons pas de conscience directe de ces dernières.

Nous ne les connaissons que par le biais de ces représentations dans la conscience, à savoir nos idées. Des idées sensibles, des idées empiriques pour Hobbes, mais cela

inclurait aussi, bien sûr, les idées intuitives pour Descartes. Dans les deux cas, ils ont une théorie représentationnelle de la connaissance ; cela deviendra très important.

On l'a vu chez Hobbes à travers sa distinction entre qualités primaires et secondaires. Car si les qualités primaires sont bien des qualités des choses extérieures, elles sont représentées dans notre esprit en association avec des qualités secondaires. Et ces qualités secondaires sont des représentations purement subjectives, sans équivalent objectif. L'épistémologie se déploie donc ainsi.

En parlant de méthodologie, j'ai mentionné que la méthode de Hobbes, inspirée de celle de Galilée, est une méthode reconstitutive, une tentative de restructurer notre compréhension sous la forme d'un système déductif fondé sur des prémisses empiriques. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'une manière pédagogique ou rhétorique de la structurer pour en faciliter la compréhension et la perception des implications. On observe une similitude frappante avec la pensée de Descartes, car Hobbes et Descartes souhaitent tous deux que leur philosophie prenne la forme d'un système déductif.

Cependant, la démarche de Descartes n'est pas celle de prémisses empiriques menant à un système déductif, mais plutôt celle de vérités évidentes ou de prémisses intuitives, comme en mathématiques. Son modèle est donc celui d'un système géométrique, où les axiomes sont suivis de démonstrations déductives, aboutissant à des conclusions fermes et certaines. Ce choix de Descartes s'explique en partie par sa réaction au scepticisme ambiant.

Ce qu'il recherchait, c'était une certitude absolue, qu'elle soit intuitive ou logique. Donc, des prémisses intuitivement certaines et des conclusions logiquement certaines, en vertu de la méthode mathématique.

Nous y reviendrons plus tard . Dans l'élaboration de sa pensée philosophique, Hobbes apparaît comme un matérialiste convaincu. La matière et le mouvement semblent tout expliquer.

Descartes, en revanche, est dualiste. Il souhaite distinguer l'esprit de la matière et soutient que l'esprit ou l'âme sont des entités immatérielles, de sorte que l'être humain est composé de deux éléments distincts. L'opposition entre une entité physiquement étendue, la matière, et une entité pensante, l'esprit ou l'âme, relève de la dualisme.

D'accord ? Hobbes était déterministe. Oui, tout, y compris nos pensées et nos décisions, est déterminé par la causalité. Ce que nous prenons pour une décision libre n'est en réalité que notre ambivalence entre deux pulsions ou motivations contradictoires.

Le choix se résume donc à se situer d'un côté ou de l'autre de cette oscillation. En revanche, Descartes, qui conçoit l'esprit-âme comme distinct du corps, affirme que l'esprit est indépendant de ces mécanismes causaux. Ainsi, Descartes défend le libre arbitre, la liberté de nos choix.

Il est libertarien plutôt que déterministe. L'égoïsme psychologique caractérise Hobbes. Autrement dit, notre instinct de survie, notre instinct de conservation, est une passion dévorante, et cet intérêt personnel est ce qui nous motive dans tout ce que nous faisons.

Il en résulte qu'en matière d'éthique, son recours à la droite raison, à laquelle Occam faisait également appel, s'effectue en termes de prudence et de conséquences. Ce qu'il nomme loi naturelle n'est certainement pas une loi naturelle fondée métaphysiquement sur la nature de la réalité. Il s'agit simplement de la loi naturelle vers laquelle les humains tendent par instinct de conservation.

En d'autres termes, faites la paix si vous voulez survivre. Faites la paix. Première règle de prudence.

C'est ce qu'il appelle le droit naturel. L'approche éthique générale de Hobbes est imprégnée d'un hédonisme prononcé. Il s'agit en réalité d'une éthique épicurienne, si l'on remonte à l'époque hellénistique.

Nous verrons que Descartes se rapproche davantage d'une éthique stoïcienne. Bien qu'il n'écrive pas d'ouvrage d'éthique de manière systématique, il a consacré un livre aux passions, aux émotions et aux sentiments. Selon lui, nos passions, nos émotions et nos désirs sont en soi bons, mais ils peuvent nous entraîner dans des situations problématiques.

Autrement dit, il a une vision plus positive de la nature humaine que Hobbes. Les passions ont simplement besoin d'un peu de rationalité. Il s'agit donc de la primauté de la raison sur les passions, et le bien en découle naturellement.

Il s'agit donc davantage d'une éthique stoïcienne. Ce vers quoi Hobbes a œuvré, c'est cette conception érastienne des relations entre l'Église et l'État. Autrement dit, en cas de divergences et de controverses religieuses, lorsque le sectarisme et les conflits éclatent, comme lors de la guerre civile anglaise, nous devons nous soumettre à la décision de l'État.

Par conséquent, l'État a autorité sur ce qui relève de la doctrine de l'Église. Or, les fondements de la foi chrétienne sont une chose ; sur ce point, il y a consensus.

L'existence de Dieu, la Trinité et le pardon par le Christ étaient des dogmes fondamentaux. Mais au-delà de ces principes, afin d'éviter les conflits religieux si

répandus sur le continent comme en Grande-Bretagne, l'Église était soumise à l'État. Cette conception érastienne était assez courante en Grande-Bretagne à cette époque.

D'un autre côté, Descartes semble avoir été un catholique romain assez traditionnel dans sa conception de l'Église. Ce qui nous amène au point numéro neuf, c'est ce que Hobbes considère comme philosophiquement significatif au sujet de Dieu. Il semble en ressortir, même s'il n'en donne jamais la preuve, qu'il est pour le moins convaincant, que Dieu est la première cause efficiente dans toute la chaîne de causes et d'effets qui a produit les choses telles que nous les connaissons aujourd'hui.

C'est à peu près tout ce qu'il est disposé à dire sur le plan philosophique, compte tenu de sa méthodologie et du déploiement des mécanismes de cause à effet. C'est tout ce qu'il est disposé à dire sur Dieu, bien qu'en tant que pratiquant anglican, il semblait manifestement croire davantage, mais cela en vertu de l'autorité de l'Église et de l'État. Et il parle longuement de la révélation biblique.

D'un autre côté, Descartes souhaite aller plus loin. Rappelons que Descartes est un conceptualiste, et non un réaliste, en ce qui concerne les universaux. Ainsi, s'agissant des réalités objectives en jeu, il ne peut parler de Dieu que comme cause efficiente, et non comme cause formelle.

Mais il souhaite conserver l'image de Dieu qu'il a héritée des penseurs médiévaux. Il a fait ses études dans un collège jésuite à La Flèche ; de ce fait, il connaissait bien la pensée médiévale : Thomas d'Aquin, Duns Scot, etc.

Ainsi, Dieu n'est pas seulement la cause efficiente, mais aussi le bien. Or, Hobbes n'aborde pas philosophiquement la bonté de Dieu. En revanche, Descartes en parle.

Et, euh, la raison que j'évoquerai dans un instant, mais permettez-moi de faire une petite pause et de voir si ce résumé sur Hobbes vous rafraîchit la mémoire. Est-ce clair ? Avez-vous besoin de précisions ou d'un rappel sur un point quelconque ? Oui, Kristen. D'accord.

À mesure que le scientifique recueille des données d'observation, une masse d'informations, pas nécessairement coordonnées, interprétées en termes de théorie et d'implications, devient disponible. Comment cela va-t-il être organisé ? En réalité, les observations, les expériences et les analyses du scientifique déconstruisent le monde de notre expérience ordinaire. Par exemple, l'arbre sur lequel tombe une pomme, laquelle va frapper Isaac Newton à la tête.

Vous voyez, on analyse tout ça. Or, ce qu'il vous faut, c'est une compréhension théorique systématique. Donc, après avoir, pour ainsi dire, décomposé le tout en

toutes les observations particulières , vous essayez maintenant de reconstituer cette compréhension.

On la reconstitue ensuite en termes de prémisses, suivies de déductions logiques, ce qui permet d'aboutir à d'autres conclusions. Il s'agit essentiellement d'organiser toutes ses observations sous forme de prémisses ou d'inférences supplémentaires afin de démontrer les liens logiques entre elles. Puis, on tire d'autres déductions.

La méthode reconstitutive. Au XIXe siècle, elle subira une légère modification, tout en persistant . En effet, dans la méthode hypothético-déductive , c'est-à-dire dans la reconstitution déductive, les prémisses sont des hypothèses.

Pour Hobbes, en revanche, les prémisses sont des généralisations empiriques. Voyez-vous la différence ? Ainsi, en quelque sorte, il existe trois manières de formuler un ensemble de connaissances théoriques en sciences : soit des prémisses empiriques, puis un raisonnement déductif ; soit des prémisses intuitives, comme les axiomes mathématiques, puis un raisonnement déductif ; soit, depuis le XIXe siècle, une hypothèse.

Ce que vous déduisez des hypothèses correspond aux résultats empiriques. Vous démontrez qu'ils découlent tous d'une loi générale englobante, une vaste généralisation empirique dont vos observations ne sont que des cas particuliers.

D'accord, nous aborderons ce point plus en détail lorsque nous étudierons John Stuart Mill au prochain semestre. David ? Oui, oui, Bacon ne semble pas être porté vers la méthode déductive. On le constate dans presque tous les commentaires et ouvrages historiques qui traitent de Bacon : son besoin d'utiliser des méthodes mathématiques est une de ses faiblesses.

L'utilisation d'hypothèses est l'une des différences entre les méthodes de Bacon et les méthodes inductives ultérieures. L'importance des hypothèses est désormais manifeste, comme je l'expliquais à Kristen au XIXe siècle. Quant aux méthodes mathématiques, d'une certaine manière, elles sont déjà à l'œuvre chez Descartes.

Oui. D'accord. Autre chose à propos de Hobbes ? Permettez-moi d'ajouter un commentaire sur le point numéro neuf, concernant Dieu.

Nous avons évoqué le déclin de la science médiévale, enracinée dans la science grecque, pythagoricienne, platonicienne ou aristotélicienne, selon le cas. Ce déclin est dû, en grande partie, à l'essor du nominalisme, au développement de méthodes purement empiriques, puisqu'il n'existe aucune forme accessible autrement que par des moyens empiriques. Or, certains ont avancé que d'autres raisons que la simple montée du nominalisme expliquaient ce passage aux méthodes empiriques.

D'autres raisons encore. Ainsi, un philosophe britannique du nom de Michael Foster, député Foster, a développé, dans une série d'articles parus dans les années 1930 dans la revue *Mind* (une série d'articles très célèbre), la thèse selon laquelle l'essor des sciences empiriques est dû au fait que, vers la fin du Moyen Âge, on reconnaissait que si l'on prend au sérieux la doctrine de la création, il s'ensuit que la nature de la création physique est entièrement contingente. Elle ne l'est pas nécessairement.

Les choses ne doivent pas nécessairement être ainsi. Autrement dit, s'il n'y a pas de création nécessaire, s'il n'existe pas de formes fixes qui nécessitent les choses, alors il ne reste que la contingence des choses créées, comme l'avait d'ailleurs affirmé Guillaume d'Ockham. Or, si vous souhaitez comprendre la nature des choses, il vous suffit d'observer et d'utiliser des méthodes empiriques.

Cependant, qu'est-ce qui nous garantira que les processus de la nature seront accessibles et intelligibles, et que nos méthodes empiriques seront fiables ? Et là encore, on retrouve une forme de justification théologique. Alfred North Whitehead, dont nous étudierons les œuvres vers la fin du deuxième semestre, était un mathématicien, physicien et philosophe du XXe siècle.

Il soutient notamment que c'est la confiance en la rationalité de Dieu qui a permis de croire en l'intelligibilité de sa création. En effet, indépendamment de la théorie des formes, qui aurait été le moyen par lequel Dieu aurait vraisemblablement donné un ordre intelligible à la création, mais indépendamment de cela, il a accordé à un Dieu rationnel l'intelligibilité de la création. La question ne porte donc pas sur les conditions objectives qui rendent la nature intelligible, mais sur les conditions subjectives qui rendent la rationalité humaine fiable et les sens humains crédibles.

Vous voyez ? Celui qui a tenté de défendre la fiabilité de la raison et des sens humains, c'est Descartes. Si votre introduction à Descartes, dans votre cours d'introduction, s'est faite sous l'angle de son scepticisme, eh bien oui, il s'agit toujours du même Descartes. Sa démarche méthodologique part du point de vue du sceptique.

Sceptique à l'égard de la raison, sceptique à l'égard des sens. Mais vous constaterez qu'à partir de la quatrième méditation, il affirme que la raison est digne de confiance car un Dieu bon ne nous tromperait pas en nous dotant de facultés intellectuelles défaillantes. Tout repose donc sur la bonté de Dieu.

Et lorsqu'enfin, dans la sixième méditation, à la fin de ses Méditations, il aborde la question de l'expérience sensible, il reprend le même argument : en dernière analyse, nos sens sont fiables si nous les utilisons correctement, car un Dieu bon ne nous tromperait pas en nous donnant des sens inopérants. Ainsi, Descartes parvient à dépasser la simple affirmation que Dieu est une cause efficiente.

Grâce à la bonté divine, il est capable d'aller au-delà et de parler de la fiabilité de la raison humaine et des sens. De ce fait, il est bien plus optimiste quant au développement des sciences et de la philosophie que les sceptiques ne l'ont jamais été, et certainement plus confiant dans les possibilités rationnelles que Thomas Hobbes. Commentaire ? Question ? L'influence de la pensée médiévale sur l'émergence de la science moderne a fait l'objet de nombreux débats et discussions. Ce sujet est largement abordé dans l'histoire des sciences.

L'un de nos anciens élèves, David Lindbergh, enseigne l'histoire des sciences à l'Université du Wisconsin à Madison. Et Lindbergh se méfie de ces justifications simplistes. Il souligne que, dans les textes médiévaux eux-mêmes, il ne trouve pas ce genre d'assurance exprimée.

L'idée de base est bien présente, elle fait partie intégrante de la réponse. Par ailleurs, cette conviction d'un monde créé par Dieu sous-tend à la fois la théorie des formes et la confiance que des personnalités comme Ockham et Bacon accordaient à l'accessibilité empirique de la nature à la compréhension humaine. Ainsi, pourvu qu'on l'exprime avec prudence, il me semble que cette approche repose sur des fondements solides.

David ? C'est dû à la confiance ? La thèse de Descartes n'est pas une thèse historique. Il ne dit pas que la confiance en la science est apparue grâce à... Non, c'est la thèse de gens comme Whitehead et, euh, Michael Foster.

La thèse de Descartes est logique, il s'agit d'une thèse logique et non historique. Logiquement, puisque Dieu est bon – prémisse, puisqu'il en donne la preuve dans la méditation précédente –, alors si Dieu est bon, alors tout ce que Dieu fait est bon.

Ainsi, les capacités, les facultés que Dieu nous a données, sont fiables ; sinon, Dieu nous tromperait, et ce ne serait pas bon. Un Dieu bon ne trompe pas, ne nous donne pas de facultés trompeuses. Il s'agit donc d'une justification logique, et non d'un argument historique.

Très bien. Je suis donc prêt à passer à Descartes lui-même. Qu'en dites-vous ? D'accord.

Ce recueil contient les Méditations, sans doute son œuvre la plus marquante. En effet, dans son introduction, Kaufman souligne que cet ouvrage a constitué le point de départ de la philosophie de Benoît Spinoza, du philosophe français Malebranche et de Leibniz. Une référence d'une influence considérable.

De plus, Descartes est sans doute encore aujourd'hui le philosophe français le plus admiré d'avant le XXe siècle, et il l'est toujours au XXe siècle. Il semble d'ailleurs que,

lors de leur première conférence à la Sorbonne, tous rendent hommage à René Descartes. C'est une figure tellement emblématique.

Mais vous remarquerez peut-être, en lisant les Méditations, que malgré les contrastes entre Hobbes et, d'ailleurs, entre Bacon et Descartes, il existe un point commun important entre Bacon et Descartes. En effet, Bacon commence sa réflexion sur la connaissance en abattant toutes les idoles. Vous vous souvenez ? Les idoles de la caverne, les idoles du marché, les idoles de...

Autrement dit, il s'agit de présupposés et de méthodes erronés. Il ne fait confiance ni aux méthodes philosophiques ou scientifiques du passé, ni aux croyances philosophiques du passé. Tout est sujet à caution.

Voilà pour Bacon, mais Descartes, à cet égard, est pratiquement dans la même situation, car la première méditation des Méditations de Descartes consiste précisément, de sa part, à exposer la thèse du doute et à en donner les raisons. Ce qu'ils font devrait, dans le contexte historique, être assez clair. Rappelez-vous ce que nous avons dit à propos du vide épistémologique créé par l'effondrement de la méthodologie scolastique ? Rappelez-vous encore la montée du scepticisme ? Et ce que font Bacon et Hobbes, par conséquent, c'est accorder une attention particulière à la soumission des sceptiques aux méthodes de connaissance et aux croyances établies.

En y prêtant une attention soutenue, et en s'identifiant en quelque sorte à la position sceptique, on a élaboré une nouvelle méthode pour sortir du scepticisme et inaugurer une nouvelle ère de recherche philosophique.

Donc, d'une certaine manière, ils admettent tous deux le point de vue du sceptique concernant la science et la philosophie actuelles. Mais affirmer que la science et la philosophie actuelles sont discutables n'implique pas que la science et la philosophie futures le seront toujours, pourvu que l'on trouve la méthode adéquate. Et c'est précisément ce qu'ils tentent de faire. Bacon proposait une méthode empirique bien plus rigoureuse que celles utilisées auparavant.

Descartes a élaboré une méthode d'analyse et une logique qu'il estimait à l'œuvre en mathématiques, et qui, de son temps, ne semblait pas susciter de scepticisme à son égard. Or, Sextus Empiricus, le sceptique romain, avait bel et bien écrit un ouvrage contre les mathématiciens. Descartes, quant à lui, ne remet jamais en question la nature du raisonnement mathématique.

Eh bien, ne le remettez jamais en question. Il le fait, certes, mais c'est le raisonnement mathématique qui a suscité le moins de doutes, le plus de consensus, de par la nature même d'une démonstration mathématique. Autrement dit, si l'on peut décomposer un sujet en une succession de jugements et de propositions

individuels, et les organiser de manière logique, en commençant par ce qui est intuitivement et axiomatiquement évident, et en procédant par déduction, eh bien, c'est précisément ce que font les mathématiques.

Alors, on accède à une connaissance véritablement absolue. Or, à ce niveau de la nouvelle méthode, la différence majeure entre la nouvelle méthode de Bacon et celle de Descartes réside dans le fait que, dans le courant empiriste, où les prémisses sont des généralisations empiriques, on dispose d'indices, voire de probabilités, mais d'aucune certitude. En revanche, dans la tradition cartésienne, si les prémisses sont évidentes et intuitives, on atteint une certitude totale, comme le dit Descartes, au-delà de tout doute.

La certitude, l'indéniableté, c'est-à-dire ce qui ne peut être mis en doute, sont les premières prémisses indubitables. Or, si par cette méthode vous tentez de justifier certaines conclusions, c'est-à-dire de justifier la croyance en la vérité de certaines conclusions, vous ne disposerez, sur le plan empirique, que d'une probabilité. Il s'agit donc d'une approche de la justification des croyances, connue en épistémologie moderne sous le nom d'évidentialisme. Nous en apprendrons davantage sur John Locke durant la première semaine de janvier. John Locke affirme en effet qu'il faut proportionner sa croyance aux preuves.

D'un autre côté, Descartes, avec sa certitude indubitable, pose les fondements de la justification des croyances, approche aujourd'hui appelée fondationnalisme. Le fondationnaliste strict, ou parfois fondationnaliste fort, affirme que nous possédons des premiers principes indubitables et, par conséquent, des conclusions indubitables certaines. Le fondationnaliste faible, quant à lui, tend à nuancer cette affirmation si les prémisses sont moins certaines que la certitude logique ou intuitive. On entend beaucoup parler de justification des croyances, de fondationnalisme et d'évidentialisme dans les débats épistémologiques actuels. Si vous suivez Jay Wood ou ses cours, vous en entendrez parler constamment, car c'est son domaine de prédilection. C'est là que réside la différence : le point de départ d'un système déductif, qu'il s'agisse de l'induction baconienne et de prémisses empiriques, ou des axiomes cartésiens, comparables aux mathématiques. C'est clair ? Et d'ailleurs, ce que vous dites à propos de la justification des croyances s'applique généralement à des domaines comme l'apologétique, car l'apologétique chrétienne est simplement une tentative de justifier la croyance en certaines croyances chrétiennes, voyez-vous, donc les mêmes stratégies sont impliquées.

En fait, on pourrait retracer l'histoire de l'apologétique chrétienne en retraçant celle de l'épistémologie, car l'apologétique n'est autre que de l'épistémologie appliquée, du moins lorsqu'elle est pratiquée de manière réflexive sur la méthode. C'est tout simplement de l'épistémologie appliquée, d'accord ? Bien, la Méditation I développe donc ce que l'on appelle généralement le scepticisme méthodologique. Lors de sa lecture, notez plusieurs des raisons que Descartes donne pour justifier ce

scepticisme, qu'il adopte en raison de sa méthode. Remarquez notamment la relativité de la perception sensible.

La relativité de la perception sensorielle, rien de nouveau sous le soleil ; on en parle depuis les Présocratiques. Platon en parlait déjà. L'empiriste reconnaît la relativité de la perception sensorielle, c'est-à-dire sa relativité par rapport aux conditions d'observation, à l'observateur, au temps, à l'espace, etc.

Deuxièmement, il avance l'hypothèse que Dieu nous trompe peut-être, ou, si Dieu ne nous trompe pas, qu'un esprit malin, un démon maléfique, nous trompe, de sorte que ce que nous croyons voir ne l'est pas du tout. Est-ce possible ? C'est du moins une possibilité théorique. Sa vraisemblance est une autre question, mais si l'on recherche une certitude absolue, il faut écarter même les hypothèses les plus improbables.

Alors, soyez vigilants. Il ne se contentera pas de probabilités ; gardez cela à l'esprit. Il établit ensuite des règles précises concernant ce qu'il recherche, non pas dans les Méditations, mais dans un autre ouvrage intitulé Discours de la méthode. Les quatre premières règles qu'il énonce sont les suivantes : nous n'accepterons comme intuitive que ce qui est si clair et si distinct qu'il ne fait aucun doute.

Nous n'accepterons comme intuitivement évident, comme intuitivement vrai, que ce qui est si clair et si distinct qu'il ne saurait y avoir le moindre doute. L'expression « idées claires et distinctes » est la marque de fabrique de tous les écrits de Descartes . Si claires qu'elles ne laissent place à aucune confusion ni à aucune imprécision.

Une distinction si nette qu'on est certain de ne pas confondre deux notions liées, d'accord ? Clarté et distinction. Or, pour parvenir à cette clarté et à cette distinction, il estime qu'il faut analyser toute croyance en ses éléments constitutifs. Autrement dit, décomposer un ensemble de connaissances en ses ingrédients constitutifs.

Voilà la deuxième règle. Troisièmement, réorganisez-les, retrouvez cette approche reconstitutive. Réorganisez-les sous forme de démonstration logique.

Réorganisez-les sous forme de démonstration logique. Ensuite, quatrième point, comme vous l'a conseillé votre professeur de géométrie au lycée : vérifiez et revérifiez chaque démonstration, et chaque étape de chaque démonstration. Voilà les règles qu'il propose.

Et comme je le disais, l'essentiel réside dans la clarté et la netteté. Or, ce qui prête à confusion, c'est qu'il a tendance à employer divers synonymes pour désigner cette notion de connaissance intuitive. Il parle de clarté et de netteté.

Cela en fait partie. Il utilise les termes « intuition » et « intuitif ». Et par « intuitif », il entend une conscience directe.

Une conscience directe de la réalité telle qu'elle est. Attention, il ne dit pas que nous avons une connaissance intuitive des objets matériels. Il ne dit pas que nous avons une connaissance intuitive de l'existence de Dieu.

Voilà des choses qui restent à prouver. Ce dont nous avons une connaissance intuitive, ce sont nos propres idées. Nous en sommes directement conscients.

Il aspire à une conscience directe, claire et précise. Autrement dit, intuitive. Or, lorsqu'il s'agit d'une connaissance intuitive, on peut dire que ces idées nous sont enseignées par la nature.

Nous sommes instruits par la nature. Par la lumière naturelle de la raison. Par la lumière naturelle de la raison.

Expression intéressante. De toute évidence, il s'agit d'une métaphore platonicienne. La lumière, une fois sorti de la caverne, ou la lumière qui règne à l'extérieur de la caverne, est la lumière naturelle de la raison, mais elle puise ses racines dans la pensée augustinienne.

Or, ce qui chez Augustin était la lumière du logos divin éclairant l'objet de notre connaissance et permettant à l'esprit de le percevoir, chez Descartes, se réduit à la simple lumière de la raison elle-même. Il n'y a pas de doctrine du logos chez Descartes, car il n'est pas scolastique. Il ne dispose pas de la théorie des formes qui lui permettrait d'élaborer une doctrine du logos telle que les scolastiques l'avaient conçue.

Ce qui était la lumière du logos n'est plus aujourd'hui que la lumière de la raison humaine. Compris ? La lumière de la raison. Il établit une distinction entre réalité objective et réalité formelle.

Autrement dit, lorsqu'une idée claire et distincte nous apparaît intuitivement évidente à la lumière naturelle de la raison, alors ce qui se présente à notre esprit est une idée dotée d'une réalité objective. Voyez-vous, l'objet, l'objet immédiat de la conscience, c'est l'idée. L'idée, et non la réalité extérieure.

Dans une théorie représentationnelle de la connaissance, ce dont vous avez immédiatement conscience, ce sont vos idées. Il parle donc de la réalité objective de l'idée, distincte de la réalité formelle de la chose extérieure qu'elle représente. La réalité formelle est la cause de l'idée objectivement réelle.

D'accord ? Ces expressions et cette dernière distinction prennent une importance considérable au fil de sa lecture, et vous les verrez apparaître régulièrement. Celle-ci, la dernière en particulier, devient déterminante dans son argumentation en faveur de l'existence de Dieu, dans la méditation 3. Alors , soyez attentif à ce point. Voyons voir.

Ah oui, une autre expression qu'il utilise ne devrait pas vous surprendre : « évident ». Certaines croyances contiennent leurs propres preuves.

Et inné. Mais attention à ce terme. Platon parlait de connaissance innée, d'idées innées, mais dans un sens très différent de l'inné, n'est-ce pas ? Pour Platon, une idée innée est une idée qui provient d'une existence antérieure.

C'est littéralement inné. On l'a dès la naissance. Il suffit de s'en souvenir.

Pour Descartes, l'inné ne signifie rien de tel. Il signifie simplement ce qui nous est propre. C'est naturel , d'origine naturelle.

Elle est d'origine naturelle. Ce n'est pas une fiction que nous avons inventée, mais une idée spontanée, naturelle, qui surgit tout simplement de l'esprit. Or, j'ai parlé d'idées, mais aucune de celles qu'il a en tête dans ce type d'explication n'est une idée empirique.

Aucun d'eux. Ce qu'il dit, c'est que l'esprit, d'une manière ou d'une autre, connaît une ascension en lui, émergeant dans la conscience, l'esprit lui-même commençant spontanément à penser ces idées. Elles sont, en ce sens, a priori.

Oui, a priori signifie antérieur à toute expérience, indépendant de toute expérience. Et cette idée a priori est généralement considérée comme universelle — tout le monde la possède — et nécessaire. Il y a une certaine nécessité logique en jeu.

L' inverse impliquerait, directement ou indirectement, une forme de contradiction. Or, cette notion d'a priori, qui trouve son origine chez Descartes – certes, elle a des racines plus anciennes, chez Platon, etc. –, prend ici sa source chez Descartes et se perpétue tout au long de la tradition rationaliste continentale. C'est ce qui distingue véritablement le rationalisme de l'empirisme.

L'empiriste affirme que nous n'avons aucune connaissance a priori. Le rationaliste affirme le contraire. Une connaissance a priori.

Eh bien, en ce sens, quand Jefferson a déclaré : « Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes », il s'agit bien d'une forme de connaissance a priori . Jefferson semble avoir été davantage influencé par les stoïciens que par toute autre tradition philosophique, et il faisait probablement référence, du moins pour les

juristes romains, comme Lark, et autres, aux tenants de cette tradition. Ainsi, lorsqu'il a tenu ces propos, Jefferson entendait sans doute que, lorsqu'on nous présente de telles idées, elles deviennent immédiatement irrésistibles, naturellement, spontanément, dès lors que nous les comprenons.

Vous vous souvenez de la conception stoïcienne des vérités irrésistibles. Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes. Il s'agit encore d'une forme de connaissance a priori, bien que Descartes veuille aller plus loin et semble envisager l'esprit non pas comme une capacité à reconnaître une idée lorsqu'elle est énoncée, mais comme une capacité à produire spontanément des idées.

Elles se développent spontanément dans l'esprit, comme par exemple, l'élément crucial pour lui sera l'idée de Dieu, n'est-ce pas ? L'idée de Dieu, oui. Bien, ce que l'on appelle parfois le critère intuitif de vérité s'applique non seulement aux prémisses, mais aussi aux inférences que l'on en tire. Ainsi, une idée peut surgir lorsqu'elle s'écarte des prémisses au moment où l'on tire une conclusion. Elle nous saute aux yeux.

Trois plus cinq font cinq, ça saute aux yeux. Un mortel, Socrate est un homme, donc la conclusion d'un syllogisme logique est évidente, intuitive. Il souhaite donc que les conclusions, à la lumière des prémisses, soient aussi claires et distinctes que possible.

Sa méthode repose donc sur l'intuition et la déduction. L'intuition et la déduction. Bon, c'est précisément face à cette exigence qu'il se montre initialement sceptique, car lorsqu'il met ces règles à l'épreuve, ô surprise, elles ne lui apportent pas grand-chose.

Ce point de départ de Descartes a été très critiqué. Lorsqu'on aborde le pragmatisme américain, on voit l'un de ses fondateurs, Charles Sanders Peirce, affirmer que le doute est totalement irréal. Descartes, lui, ne doute absolument pas de ces choses.

Non, c'est une ruse méthodologique, voyez-vous. Mais quel est l'intérêt, alors, d'une ruse méthodologique ? Pourquoi ne pas simplement croire ce que l'on croit, si cela résiste à l'examen ? Eh bien, la différence réside dans le fait de tout recommencer à zéro, ce qu'ils font à une époque marquée par le scepticisme et d'autres approches. On lui a notamment reproché de s'être enfermé dans une pièce chauffée par un poêle un hiver, comme Descartes le raconte.

Il voyageait, semble-t-il, aux Pays-Bas, ou du moins dans les Pays-Bas, et décida de patienter un peu à l'abri du froid. Alors, dans une pièce chauffée par un poêle, il entreprit de tenter de formuler l'ensemble de ses croyances selon ce système déductif intuitif. Vous l'imaginez ? Voici Descartes dans sa pièce chauffée par un poêle.

Il fait froid dehors. Allons chercher du bois pour le poêle. Bon, où en étions-nous ? Ai-je vraiment un corps ? Ah oui, il nous faut du bois pour le poêle.

Vous comprenez la contradiction implicite ? Autrement dit, ce qu'il fait en théorie est contredit par ce qu'il fait en pratique. Or, cela ne le dérangeait pas, car le critère qu'il utilisait n'était pas pragmatique. Il avait une autre exigence.

Une expérience pratique peut s'expliquer autrement, comme ce fut le cas plus tard avec George Berkeley, l'idéaliste subjectif. Mais généralement, le réaliste qui soutient que nous avons une conscience directe de la réalité rejette en bloc la méthode de Descartes. Voyez-vous, si l'on affirme que nous avons une conscience directe des réalités extérieures plutôt qu'une conscience purement représentationnelle, alors ces preuves deviennent superflues.

Le fait d'avoir froid prouve que vous avez un corps. Avez-vous déjà eu le mal de mer ? Franchement, je n'imagine pas une seule seconde qu'une personne malade, qui a encore une semaine en mer, puisse penser qu'elle n'a pas de corps. C'est vraiment terrible.

Tu as l'impression que la moitié de ton corps est déjà partie à l'étranger. C'est le genre de critique qu'il reçoit parfois.